

“ Que Dieu soit béni ! ” dit mère Louise : “ jamais meilleure parole ne me fut dite. Merci, Marie ! Que Dieu vous récompense, messagère de joie et de paix. Adieu, mon enfant ! ”

“ Adieu, ma mère ! ” dit Marie en passant ses mains entre les barreaux de la grille. “ Oh ! que je voudrais vous voir ! Je vous en prie, tirez ce vilain rideau ! ”

“ Notre règle le défend, ” dit mère Louise, “ et une ombre éternelle est ce qu’il me faut. Adieu, Marie ! Priez pour moi. ”

Elle sortit du parloir. Marie alla dans la chapelle, posa la branche d’oranger sur l’autel de la Sainte-Vierge, et pria longtemps.

Lorsqu’elle revint à l’hôtel Carnavalet, vers quatre heures, mesdames de Sévigné, de Coulanges et de Grignan, revenant d’une visite à l’Arsenal, descendaient de carrosse dans la cour. Madame de Sévigné avait alors cinquante-six ans, mais elle était encore tout aimable, et digne du surnom de mère-beauté que lui donnait son cousin Coulanges. En apercevant Marie, elle dit à madame de Coulanges : “ N’est-ce point votre compagne de ce matin, madame ? ”

— “ Oui bien, ” dit madame de Coulanges : “ elle revient du Carmel, et va nous en dire les nouvelles. Est-il vrai, ma p-tite, que mère Louise est malade ? ”

“ Dieu merci ! non, madame, ” dit Marie : “ j’ai même eu l’honneur de lui parler ! ”

“ Vraiment ? ” s’écrièrent les trois dames. “ Ah ! contez-nous cela, mon enfant ! ”

Et elles allaient l’accabler de questions, lorsqu’un laquais vint dire à madame de Sévigné que le P. René Rapin l’attendait au salon.

Le savant et spirituel jésuite était fort apprécié à l’hôtel Carnavalet : aussi madame de Sévigné se hâta de monter le perron. Ses deux compagnes la suivirent ; et Marie, voyant que le carrosse de madame de Coulanges était tout attelé et prêt à repartir pour Versailles, y monta d’avance, ne se souciant pas de rester dans l’antichambre avec les laquais.

Le P. René venait tout justement prier madame de Coulanges de l’emmener dans son carrosse. “ J’ai affaire à Versailles, ” dit-il, “ et, ayant appris que vous y retourniez, madame, et que vous n’aviez que trois personnes avec vous, j’ai cru pouvoir vous demander une place dans votre voiture. ”

“ Ce m’est un grand honneur, mon révérend père, ” dit madame de Coulanges. “ Je regrette seulement de n’avoir pas à vous offrir une compagnie digne de vous : je n’ai avec moi personne : j’ai amené la petite Dumont, la fille du maître de chapelle du roi. ”

“ C’est précisément chez Dumont que je vais, ” dit le jésuite : “ c’est un de mes meilleurs amis, et j’ai baptisé sa petite fille. Ainsi, madame, la compagnie sera tout agréable pour moi. Mais, que je ne vous retarde pas : j’ai vu le carrosse tout attelé ; et, si vous voulez arriver à Versailles avant la nuit, il est temps de partir. ”

Ils prirent congé, et montèrent en voiture. Marie fit une exclamation de joie :

“ C’est vous ! mon père. Quel bonheur ! si nous versons, vous